HAL open science

Siraf in Arabic and Persian sources

Vanessa van Renterghem

To cite this version:

Vanessa van Renterghem. Siraf in Arabic and Persian sources. Claire Hardy-Guilbert; Hélène Renel; Axelle Rougeulle; Eric Vallet. Sur les chemins d'Onagre – Histoire et archéologie orientales. Hommage à Monik Kervran, Archeopress, pp.221-233, 2018, 1784919845. 10.2307/j.ctvndv7rf.22 . halshs-03949727

HAL Id: halshs-03949727

https://shs.hal.science/halshs-03949727

Submitted on 30 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Sur les chemins d'Onagre

Histoire et archéologie orientales

Hommage à Monik Kervran

édité par

Claire Hardy-Guilbert, Hélène Renel,
Axelle Rougeulle et Eric Vallet

Sur les chemins d'Onagre

Histoire et archéologie orientales

Hommage à Monik Kervran

édité par

Claire Hardy-Guilbert, Hélène Renel,
Axelle Rougeulle et Eric Vallet

Avec les contributions de

Vincent Bernard, Michel Boivin, Eloïse Brac de la Perrière, Dejanirah Couto, Julien Cuny, Ryka Gyselen, Claire Hardy-Guilbert, Elizabeth Lambourn, Fabien Lesguer, Pierre Lombard, Michel Mouton, Alastair Northedge, Valeria Piacentini Fiorani, Stéphane Pradines, Hélène Renel, Axelle Rougeulle, Jean-François Salles, Pierre Siméon, Vanessa Van Renterghem, Donald Whitcomb, Farzaneh Zareie

Orient & Méditerranée

CEFAS

ARCHAEOPRESS ARCHAEOLOGY

Archaeopress Publishing Ltd
Summertown Pavilion
18-24 Middle Way
Summertown
Oxford OX2 7LG

www.archaeopress.com

ISBN 978-1-78491-984-9
ISBN 978-1-78491-985-6 (e-Pdf)

© Archaeopress and the authors 2018

Cover illustration : Le château de Suse depuis le chantier de la Ville des Artisans, 1976 (© A. Rougeulle)

All rights reserved. No part of this book may be reproduced, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying or otherwise, without the prior written permission of the copyright owners.

Printed in England by Oxuniprint, Oxford

This book is available direct from Archaeopress or from our website www.archaeopress.com

Sommaire

Editeurs et contributeurs iii
Avant – Propos v

Vincent Bernard et Monik Kervran : une passion de l'architecture 1
Vincent Bernard

Khwāja Khiẓr et le Sindhu (Indus) : archéologie d'une figure sacrée du Sindh à identités multiples 3
Michel Boivin

Structures et rites funéraires dans la miniature islamique avant la période moderne : quelques remarques liminaires 15
Éloïse Brac de la Perrière

Contribution of Portuguese narrative sources to the history of Qal'at al-Bahrain: some information on the expeditions of 1521 and 1529 33
Dejanirah Couto

Retour sur le pied en ronde-bosse achéménide de Suse : de la chaussure à boutons perse à la statue du palais de Darius 41
Julien Cuny

Le *marzbān* sassanide et le *Šāhnāmeh* 49
Rika Gyselen et Farzaneh Zareie

Le palais de Sakhir à Bahrain : une résidence d'été du XIXe–XXe siècle 57
Claire Hardy-Guilbert

India in the 'India Book': 12th century northern Malabar through Geniza documents 71
Elizabeth A. Lambourn

Un atelier de potier de la période médiévale découvert à Qalhāt (Oman) 85
Fabien Lesguer et Hélène Renel

Qal'at al-Bahrain ludique : deux jeux « mancala » des niveaux islamiques 107
Pierre Lombard

Chrono-typology of the chlorite bowls at Mleiha 119
Michel Mouton

Thoughts on *maydān*-s in Samarra 133
Alastair Northedge

A Sasanian fleet or a maritime system? 145
Valeria Piacentini Fiorani

Du nouveau à l'ouest de l'océan Indien : le cristal de roche et l'ivoire swahilis 153
Stéphane Pradines

Bahrain in the medieval period: Islamic sites in the Bahrain Archaeological Map Project 169
Axelle Rougeulle

Un village médiéval de Bahrain : Barbar-Sud 193
Jean-François Salles, Béatrice André-Leicknam, Geneviève Renisio et Marie-Anne Vaillant

Vers une typologie des lampes médiévales en Asie centrale prémongole : essai de chronologie et de répartition 211
Pierre Siméon

Siraf d'après les sources arabes et persanes 221
Vanessa Van Renterghem

Caliph and king: effigies and Islamic archaeology 235
Donald Whitcomb

Siraf d'après les sources arabes et persanes

Vanessa Van Renterghem
INALCO, CERMOM, Paris

Abstract

From the 3rd/9th to the 5th/11th century, the city of Siraf, a prosperous port on the Iranian coast of the Persian Gulf, in the province of Fārs, was a major emporium of the Indian Ocean trade. Commodities from Eastern Asia and East Africa were stored in Siraf, then sent to Iran, Iraq, Arabia, the Red Sea and further. Archaeological studies showed a densely populated city, with a bazar, a fine mosque and richly built houses and palaces, as well as hydraulic infrastructures enabling irrigated agriculture in this hot and dry area (Whitehouse 2009). This article examines the contribution of Arabic and Persian mediaeval texts (geographical and historiographical, including biographical dictionaries) to the understanding of Siraf's history, from its prosperous times to the city's decline during the later part of the Middle Ages.

À partir du IIIe siècle de l'hégire (IXe siècle de l'ère chrétienne), les géographes musulmans comme les voyageurs qui empruntaient les routes maritimes du golfe Persique vers l'océan Indien et les mers de Chine évoquent la richesse d'un des principaux ports de la côte iranienne : la ville de Siraf (arabe et persan Sīrāf), étape majeure du grand commerce de l'Orient aux IIIe–IVe/IXe–Xe siècles. Les auteurs arabes et persans plus tardifs décrivent son déclin, voire sa ruine, à partir du VIe/XIIe siècle, lorsque Siraf aurait été éclipsée par le pouvoir montant des émirs de l'île de Qays (l'île de Kish moderne, persan Kīsh), qui réussirent à accaparer le rôle lucratif d'étape commerciale et à contrôler une bonne partie des eaux du golfe Persique. Quelques indices prouvent cependant que la ville de Siraf ne disparut pas définitivement à cette période.

Identifiée depuis 1835 au site de Bandar-e Ṭāheri, à 200 kilomètres environ au sud de Chiraz, la ville ancienne de Siraf a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles archéologiques dans la seconde moitié du XXe siècle.[1] Actuellement menacé par la construction de bâtiments modernes, le site est le seul à pouvoir livrer des éléments matériels fiables à confronter aux témoignages parfois contradictoires ou elliptiques des sources textuelles.

Les sources arabes et persanes sur la ville de Siraf

Plusieurs types de textes médiévaux, ressortissant des genres classiques de l'historiographie ou de la géographie arabo-persane et de l'*adab*, livrent des renseignements sur la ville de Siraf.[2] Les plus anciennes mentions de la ville sont à chercher dans des ouvrages originaux : des compilations, parfois anonymes, de récits de voyageurs (navigateurs et marchands) confinant souvent au merveilleux, mais qui dressent une image vivante de la circulation des hommes et des marchandises dans l'océan Indien, du golfe Persique vers l'Inde et la Chine. Sans décrire la ville, plusieurs d'entre eux évoquent le rôle de Siraf comme point de départ de navires de commerce, et donnent les noms de capitaines ou de grands commerçants originaires de la ville. Les plus anciens sont la compilation anonyme intitulée *Relation de la Chine et de l'Inde* (*Akhbār al-Ṣīn wa-l-Hind*, écrite vers 237/851),[3] et la continuation de celle-ci, attribuée à un dénommé Abū Zayd al-Ḥasan al-Sīrāfī (début du IVe/Xe siècle).[4] Le témoignage d'Abū Zayd a été utilisé par un certain nombre d'auteurs postérieurs, notamment al-Masʿūdī dans son ouvrage *Les Prairies d'or* (*Murūj al-dhahab*, rédigé en 331/943), riche en détails sur les navigateurs de l'océan Indien et des mers de Chine.[5] Contemporain de ce dernier et ressortissant d'un genre géographico-merveilleux, le

[1] Pour une brève présentation sur Siraf, voir Bosworth 1997. Après différents repérages et explorations, dont un court séjour de Sir Aurel Stein en 1933, six campagnes de fouilles archéologiques irano-britanniques ont été conduites par le British Institute of Persian Studies (BIPS) entre 1966 et 1973, dirigées par David Whitehouse (University of Oxford). Les résultats de ces fouilles ont fait l'objet de plusieurs publications par le BIPS : rapports réguliers dans la revue *Iran* (1968–1975), et série de monographies thématiques prévue en 17 fascicules dont seuls deux ont été édités, sur les mosquées (Whitehouse 1980) et les monnaies (Lowick 1985). Une synthèse des résultats de fouilles et de leur confrontation avec les sources textuelles a également été publiée par David Whitehouse (2009), avec des contributions de D. S. Whitcomb et T. J. Wilkinson. Le matériel issu de ces fouilles et déposé au British Museum a fait récemment l'objet d'une étude statistique approfondie de Seth N. Priestman (Priestman 2007, 2011, 2013 ; Wood et Priestman 2016).

[2] Voir la liste récapitulative des sources sur Siraf et des éditions utilisées en fin d'article. Cette présentation n'est pas exhaustive, de nombreux ouvrages mentionnant épisodiquement la ville ; mais il s'agit là des principaux textes offrant une description un peu étoffée de Siraf, de ses activités ou des personnages célèbres qui en sont issus. Le chapitre 2 de l'ouvrage de D. Whitehouse est consacré aux sources textuelles évoquant la Siraf médiévale (Whitehouse 2009 : 9-16), dont les informations sont réorganisées de façon chronologique. L'auteur précise cependant avoir essentiellement compilé de la littérature secondaire faisant usage de ces sources, et sur les 13 ouvrages médiévaux cités en bibliographie (*id. :* 115), seuls trois sont en langue originale.

[3] Anonyme 1948. Parfois anciennement attribuée, à tort, à l'un des informateurs cités par le texte, le marchand Sulaymān.

[4] Al-Sīrāfī 1845–1846.

[5] Al-Masʿūdī 1966.

Livre des merveilles de l'Inde (*Kitāb 'ajā'ib al-Hind*, milieu du IVe/Xe siècle) cite parmi ses informateurs de nombreux Sirafis et livre des détails originaux sur les marchands originaires de la ville.[6]

Ces textes, plus soucieux de charmer leurs lecteurs que d'exactitude historique, sont d'un usage délicat. Les historiens de Siraf ont donc essentiellement eu recours à un autre type de sources, de grandes compilations géographiques écrites aux IIIe–IVe/IXe–Xe siècles. À la fin du IIIe/IXe siècle, l'Iranien Ibn al-Faqīh al-Hamadhānī ne livre que quelques mentions éparses concernant Siraf dans son *Mukhtaṣar kitāb al-buldān*[7] ; en revanche, la description de la ville offerte par le *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'al-Iṣṭakhrī (première moitié du IVe/Xe siècle) allait connaître une large postérité, et on la retrouve citée, directement ou indirectement, par des auteurs ayant vécu jusqu'à cinq siècles après al-Iṣṭakhrī.[8] Quelques mentions originales se trouvent chez al-Marwazī (*Ṭabā'i' al-ḥayawān*, première moitié du VIe/XIIe siècle),[9] mais les renseignements donnés par Ibn al-Balkhī dans son *Fārsnāmeh* (en persan, début du VIe/XIIe siècle) sont plus fournis.[10] Ibn al-Balkhī est l'un des premiers à signaler le déclin de Siraf, thème également développé par Yāqūt dans sa grande compilation géographique, le *Mu'jam al-buldān* (621/1224).[11] À partir du VIIe/XIVe siècle, les mentions de Siraf dans les ouvrages géographiques deviennent très allusives ou se contentent de répéter les dires de géographes plus anciens.[12]

Les textes historiographiques comme les grandes chroniques en arabe livrent épisodiquement quelques renseignements sur Siraf. La ville est mentionnée en tant que base d'opérations militaires par l'*Histoire des conquêtes* d'al-Balādhurī (*Kitāb futūḥ al-buldān*, fin du IIIe/IXe siècle), et par les grandes chroniques universelles d'al-Ṭabarī (*Ta'rīkh al-rusul wa-l-mulūk*, début du IVe/Xe siècle), Ibn al-Jawzī (*al-Muntaẓam*, 574/1178), Ibn al-Athīr (*al-Kāmil fī l-ta'rīkh*, 628/1231) et même Ibn Khaldūn (*Kitāb al-'ibar*, fin du VIIIe/XIVe siècle).[13] Les rares mentions de Siraf s'échelonnent sur les cinq premiers siècles de l'hégire, de la conquête du Fārs par les armées musulmanes à la domination bouyide sur la région ; elles restent anecdotiques et ne permettent en aucun cas de retracer une histoire de la ville. Certains ouvrages d'histoire locale comme le *Ta'rīkh al-mustabṣir* d'Ibn al-Mujāwir (m. 690/1291), qui porte essentiellement sur le Yémen et la péninsule Arabique, fournissent également quelques informations sur Siraf et le golfe Persique.[14]

Les dictionnaires biographiques représentent un autre type de sources, car certains proposent des notices de personnages portant la *nisba* al-Sīrāfī, « originaire de Siraf ». La plupart de ces personnages appartiennent au IVe/Xe siècle, mais certains vécurent jusqu'au début du VIIIe/XIVe siècle. Les principaux ouvrages à contenir des notices de Sirafis sont le *Fihrist* d'Ibn al-Nadīm (m. 385/995), le *Ta'rīkh Baghdād* d'al-Khaṭīb al-Baghdādī (m. 463/1071), le *Kitāb al-ansāb* d'al-Sam'ānī (m. 562/1166) et son abrégé par Ibn al-Athīr (*al-Lubāb*), le *Mu'jam al-udabā'* de Yāqūt al-Ḥamawī (début du VIIe/XIIIe siècle), le *Wafayāt al-a'yān* d'Ibn Khallikān (672/1274) et enfin l'ouvrage d'Ibn al-Fuwaṭī (m. 723/1323) intitulé *Majma' al-ādāb fī mu'jam al-alqāb*.[15] Ces ouvrages constituent un complément intéressant aux textes historiographiques et géographiques, même s'ils n'évoquent en définitive qu'une dizaine de personnages, originaires de Siraf ou qui y séjournèrent au cours de leur carrière de lettrés ou d'administrateurs.

Seule la confrontation de ces différents types de sources écrites, entre elles et avec les données livrées par l'archéologie, peut permettre de reconstituer une image de la ville et de son évolution qui ne soit pas uniquement tributaire de l'impression personnelle d'un voyageur ou du jugement d'un géographe n'ayant pas lui-même visité la ville.

Données préliminaires

Les vestiges de la ville de Siraf se situent sur la côte méridionale du Fārs, province du sud-est de l'Iran actuel, à 220km au sud-est de la ville de Bushehr. Les géographes médiévaux décrivent Siraf comme l'un des ports de la « mer du Fārs », l'actuel golfe Persique. La

[6] Les premiers traducteurs français attribuèrent au XIXe siècle l'ouvrage à un certain Buzurk b. Shahriyār al-Rāmhurmuzī (voir al-Rāmhurmuzī 1883–1886), en réalité seulement l'un des informateurs de l'auteur. Une version parente de ce texte, mais présentant des variantes très significatives a été depuis retrouvée. Rédigée par un certain al-Awsī al-Sīrāfī (m. ap. 375/985), cette nouvelle version, élaborée en contexte égyptien, porte le titre *Al-Ṣaḥīḥ min aḫbār al-baḥr wa-'ajā'ibi-hā* (al-Awsī al-Sīrāfī 2006).

[7] Ibn al-Faqīh al-Hamadhānī 1416/1996.

[8] La description de Siraf par al-Iṣṭakhrī est ainsi textuellement recopiée par l'auteur persan du *Ḥudūd al-'ālam* (fin du IVe/Xe siècle, voir Anonyme 1937) et par Ibn Ḥawqal (*Kitāb ṣūrat al-arḍ*, 377/988, voir Ibn Ḥawqal 1938–1939). Il est parfois difficile d'évaluer si les auteurs postérieurs ont eu recours au texte original d'al-Iṣṭakhrī ou à la version d'Ibn Ḥawqal, mais les mêmes informations se retrouvent par exemple dans le *Nuzhat al-mushtāq* d'al-Idrīsī (milieu du VIe/XIIe siècle, voir al-Idrīsī 1409/1988–89) ; quant à Ibn Khallikān, il cite Ibn Ḥawqal dans son *Wafayāt al-a'yān* (672/1274, voir Ibn Khallikān s. d.).

[9] Al-Marwazī 1942.

[10] Ibn al-Balkhī 1374/1995.

[11] Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873.

[12] Brèves mentions de Siraf dans le *Kitāb al-taqwīm* d'Abū l-Fidā' (721/1321, voir Abū l-Fidā' 1840) ; le *Nuzhat al-qulūb* (en persan) de Ḥamd Allāh Mustawfī (740/1340) reprend Ibn al-Balkhī (voir Ḥamd Allāh Mustawfī 1919) ; enfin, le récit de voyage d'Ibn Baṭṭūṭa (757/1356) identifie, à tort, Siraf avec l'île de Qays (Ibn Baṭṭūṭa 1979).

[13] Al-Balādhurī 1866 ; al-Ṭabarī 1879–1901 ; Ibn al-Athīr 1402/1982 ; Ibn Khaldūn 1981.

[14] Ibn al-Mujāwir 1951.

[15] Ibn al-Nadīm s. d. ; al-Khaṭīb al-Baghdādī 1422/2001 ; al-Sam'ānī 1308/1988 ; Yāqūt al-Ḥamawī 1993 ; Ibn Khallikān s. d. ; Ibn al-Fuwaṭī 1416/1995.

ville s'étendait entre la montagne (la chaîne du Zagros) et la mer (le golfe Persique), sur une bande côtière large de quelques centaines de mètres seulement, à tel point que, comme le faisait observer Yāqūt, « Siraf est tellement resserrée entre la mer et les montagnes qu'il n'y a entre elles deux, tout au plus, qu'une portée de flèche ».[16]

Siraf avant l'islam : un site occupé à l'époque sassanide

Au cours de fouilles du site islamique, une structure fortifiée d'époque sassanide a été mise au jour par D. Whitehouse dans les années 1970. Valeria Fiorani Piacentini s'est interrogée sur la nature de cette occupation (Piacentini 1992, chapitre 2). Partant du constat qu'aucune source préislamique sur la région du Fārs ne cite explicitement le nom de Siraf,[17] elle conclut à l'existence d'une fortification connue sous un autre nom, probablement celui de Sūriyānj (persan) ou Shahriyāj (arabe).[18] Bien qu'il soit difficile de préciser la topographie ou la nature du développement du site, l'auteur suppose que ce premier noyau urbain était doté d'une double fonction : il aurait été à la fois une forteresse militaire, garante de l'ordre sassanide, et un port ouvert au commerce maritime, directement relié par des routes terrestres aux deux plus grands centres administratifs du Fārs, Gūr et Iṣṭakhr (Piacentini 1992 : 126)[19]. Pour autant, on ne peut conclure, précise-t-elle, à la continuité entre les deux ensembles, la structure sassanide et celles d'époque islamique. Depuis, de nouvelles prospections menées dans la région de Bushehr ont permis d'établir une corrélation étroite entre le déclin rapide de Bushehr et de son hinterland au VIIIe siècle et l'affirmation de Siraf à partir du IXe siècle, relativisant fortement l'importance de l'occupation sassanide à Siraf (Priestman 2005). Les fouilles archéologiques n'ont de fait apporté que des indices ténus de la participation au grand commerce de l'océan Indien de Siraf à l'époque sassanide (Hodges et Whitehouse 1996 : 131; Whitehouse 2009 : 98-99).

Les sources arabes et persanes d'époque islamique n'évoquent en outre jamais les origines de la ville de Siraf, ni sous la forme de la conquête d'une ville préexistante, ni sous celle d'une fondation *ex nihilo* ou d'une refondation.[20] Dans les textes des IIIe–IVe/IXe–Xe siècles en effet, l'activité et la richesse de la ville de Siraf sont signalées comme un fait allant de soi, sans qu'il soit nécessaire aux auteurs de retracer les étapes de l'établissement de cette prospérité.

Site, climat et données locales

Siraf se situe dans un environnement *a priori* peu propice aux activités humaines. Les géographes rappellent à loisir la chaleur qui y règne,[21] surtout l'été, et les difficultés liées à l'alimentation en eau : la ville ne possédant que deux ou trois sources, l'eau de pluie était collectée dans des citernes, et la montagne proche approvisionnait aussi la ville en eau.[22] Ibn al-Balkhī déclare ainsi : « [Siraf] ne possède pas du tout d'eau ; [ses habitants] boivent l'eau de pluie, en plus [de celle] des deux ou trois sources qu'elle possède » (Ibn al-Balkhī 1374/1995 : 322). Yāqūt, visitant la ville à une époque où la population était moins nombreuse, ne mentionne qu'un seul type de ressources en eau potable : « l'eau que boivent les habitants est fournie par d'excellentes sources ».[23] De nombreuses citernes et des aménagements hydrauliques ont été mis au jour au cours des fouilles archéologiques, tant dans la ville que dans les vallées environnantes (Whitehouse 2009 : 23-25 et chapitre 5). Al-Iṣṭakhrī résumait ainsi ce paradoxe : « Il n'y a pas d'eau [à Siraf] ni de cultures, [et pourtant] c'est la ville la plus riche du Fārs ».[24] Les ressources en eau de Siraf étaient néanmoins suffisantes pour que les navires s'y ravitaillent en eau douce, car le prochain point d'approvisionnement se trouvait à Mascate, en Oman, à quelque 200 parasanges de Siraf.[25]

Les témoignages des géographes et voyageurs concernant les alentours de Siraf sont quelque peu contradictoires. Premier à décrire en détail la ville et ses environs, al-Iṣṭakhrī (milieu du IVe/Xe siècle) esquisse l'image d'une ville campée au milieu d'un environnement désolé, « ne recélant rien d'autre

[16] Yāqūt 1866–73, t. 3 : 212 (trad. Barbier de Meynard : 333). Pour une description topographique du site, voir Whitehouse 2009 : 17-19.

[17] Pas plus les sources persanes (textes et inscriptions) que les sources gréco-romaines ou syriaques, ni même, selon l'auteur, les ouvrages en arabe sur la conquête musulmane du Fārs (Piacentini 1992 : 122-123 n. 13).

[18] Cette étymologie se fonde sur l'analyse d'un bref passage d'al-Balāḏurī (Piacentini 1992 : 124-125).

[19] Fondations d'époque achéménide, les villes de Gur (nommée Fīrūzābād à partir du Xe siècle) et d'Iṣṭakhr étaient des centres urbains prospères à l'époque sassanide.

[20] Une exception, celle d'une légende de fondation rapportée par al-Tha'ālibī (début du Ve/XIe siècle), est signalée par D. Whitehouse (Whitehouse 2009 : 9). Yāqūt, lui, mentionne une étymologie persane du nom de Siraf à partir des termes *shīr* (lait) et *āb* (eau) (Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873, t. 3 : 211 ; trad. Barbier de Meynard : 331-332).

[21] Voir notamment al-Iṣṭakhrī 1870 : 128 ; repris par Ibn Ḥawqal 1938–1939, t. 2 : 282 (trad. Kramers et Wiet, t. 2 : 277), al-Idrīsī 1409/1988–89, t. 1 : 411 (trad. Jaubert t. 1 : 398), et Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873, t. 3 : 212 (trad. Barbier de Meynard : 333) ; voir aussi Ibn al-Balkhī 1374/1995 : 332.

[22] Comme l'indiquent al-Iṣṭakhrī, cité par Yāqūt (Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873, t. 3 : 212 ; trad. Barbier de Meynard : 332-333) : « La meilleure eau pour l'irrigation ou l'alimentation, ainsi que les meilleurs fruits, proviennent d'une montagne nommée Jam [*sic* Houm], qui la domine et qui est le point culminant dans cette latitude »), et al-Idrīsī : « Les eaux et les légumes proviennent des montagnes de Jam [*sic* Kham] » (al-Idrīsī 1409/1988–89, t. 1 : 410 ; trad. Jaubert, t. 1 : 397).

[23] Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873, t. 3 : 212 (trad. Barbier de Meynard : 332).

[24] Al-Iṣṭakhrī 1870 : 34 ; repris par Ibn Ḥawqal 1938–1939, t. 1 : 49 (trad. Kramers et Wiet, t. 1 : 47).

[25] *Akhbār al-Ṣīn wa-l-Hind* (Anonyme 1948) : 7, § 13 ; repris par Ibn al-Faqīh al-Hamadhānī 1416/1996 : 66-67 (trad. Massé : 14). Un parasange (arabe et persan *farsakh*) représente la distance qu'un voyageur peut parcourir en une heure, soit entre 4 et 6 kilomètres.

que des constructions » (al-Iṣṭakhrī 1870 : 34), et ajoute : « aux alentours, il n'y a ni vergers ni arbres » (*ibid.* : 127).[26] Au début du VIIe/XIIIe siècle, Yāqūt, citant le témoignage d'Abū Zayd, qui lui était antérieur de trois siècles, abonde dans ce sens : « On n'y trouve ni vêtements, ni vivres, ni boissons, tout cela est porté des pays voisins ; le sol n'offre aussi aucune trace de culture » (Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873, t. 3 : 212 ; trad. Barbier de Meynard : 332).[27]

Un siècle après Yāqūt, le persan Ḥamd Allāh Mustawfī évoque une activité agricole à Siraf ou dans les environs, précisant que « ses productions consistent en grains et en dattes ».[28] L'étude archéologique a montré que plusieurs centaines d'hectares ont pu être cultivés dans un rayon de cinq à sept kilomètres autour de la ville, grâce à des aménagements hydrauliques (conduites et retenues d'eau, citernes) permettant une culture irriguée en terrasses (Whitehouse 2009 : 54-76). La production agricole de l'arrière-pays de Siraf ne permettait pas, pour autant, de couvrir les besoins alimentaires de sa population.

Le peuplement de Siraf

Puisque l'on connaît peu de choses sur l'histoire de Siraf, il est malaisé de tirer des conclusions sur la nature de son peuplement. Cette ville du Fārs comptait une population très majoritairement iranienne, sans que la conquête arabe ait bouleversé cette donne.[29] L'étude des quelques données onomastiques disponibles le confirme sans surprise : bien que l'on note une islamisation des noms (*ism* et *kunya*) des Sirafis, leur généalogie (*nasab*) rappelle leurs ancêtres persans. Abū Zayd al-Sīrāfī était, signale al-Mas'ūdī, « [le] cousin de Mazyad [b.] Muhammad b. Abrad b. Bastâshâ, gouverneur de Sîrâf »[30] ; l'un des informateurs principaux du *Livre des merveilles de l'Inde*, Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Bābishād b. Ḥarām b. Ḥamawayh, et plusieurs autres marins ou marchands cités par le texte ont aussi des *nasab*-s rappelant leur ascendance persane.[31] Le grand-père du célèbre grammairien et *qāḍī* originaire de Siraf, Abū Sa'īd al-Sīrāfī, qui vécut au IVe/Xe siècle, s'appelait al-Marzubān (« le garde-frontière » en persan), et son père avait pour prénom Behzād (« le bien-né »). Rien d'étonnant non plus à ce que l'onomastique des pierres tombales venant des cimetières de Siraf soit essentiellement persane. À la fin du IVe/Xe siècle, Ibn Ḥawqal concluait à propos de Siraf : « Je ne connais pas, dans tout l'Orient, d'autre ville, continentale ou maritime, où les Persans se soient établis et où ils soient supérieurs par la pureté de leurs mœurs et fassent partie de la meilleure société ».[32] Au Ve/XIe siècle, al-Marwazī expliquait que pour se rendre en Chine, les Arabes partaient de Baṣra et les Persans de Siraf[33] ; il désignait sans doute par ces termes les capitaines des navires marchands.

À la veille de la conquête musulmane, les habitants du Fārs étaient dans leur grande majorité zoroastriens (*majūs*). La conversion de la région à l'islam fut un phénomène lent et incomplet ; à la fin du IVe/Xe siècle, Ibn Ḥawqal remarquait encore à propos de la province du Fārs : « À de rares exceptions près, il n'y a guère de bourgade ou de ville qui ne possède un Temple du feu. Par rapport aux autres religions, les Zoroastriens forment le groupe le plus nombreux, et certains de ces temples sont l'objet de la plus grande vénération ».[34] Il en allait certainement de même à Siraf. Les sources musulmanes ne s'en font pas directement l'écho, mais les fouilles archéologiques ont mis en lumière l'existence probable d'une nécropole zoroastrienne sur les collines jouxtant la ville (Hodges et Whitehouse 1996 : 129). Deux ou trois des Sirafis évoqués par les textes arabes les plus anciens étaient soit zoroastriens, soit des musulmans de première ou de deuxième génération. Le *Livre des merveilles de l'Inde* évoque par exemple un capitaine de navire, Abū l-Zahr al-Barkhatī, zoroastrien (*majūs*) converti à l'islam, qui se montra bon musulman et accomplit le pèlerinage.[35] Behzād, le père du célèbre grammairien Abū Sa'īd al-Sīrāfī évoqué plus haut, était zoroastrien (*majūs*).[36] Les sources biographiques arabes ont retenu dans le *nasab* d'Abū Sa'īd le nom musulman de son père, 'Abd Allāh, soit que celui-ci se fût converti, soit que son fils fût désireux de masquer ses origines non-musulmanes après sa propre conversion. Il y avait donc encore des zoroastriens à Siraf, au moins jusqu'au début du IVe/Xe siècle, soit près de trois siècles après la conquête arabo-musulmane. Ces observations nuancent les dires de l'historien du Yémen Ibn al-Mujāwir qui, dans la première moitié du VIIe/XIIIe siècle, affirmait qu'à

[26] Repris par Ibn Ḥawqal 1938–1939, t. 1 : 49 (trad. Kramers et Wiet, t. 1 : 47 : « Il n'y a pas d'eau de bonne qualité, ni champs cultivés, ni bétail »).

[27] Ibn Baṭṭūṭa, lui, traversant Siraf au VIIIe/XIVe siècle, la décrivit comme « une ville d'une étendue considérable et sur un sol excellent, [...] entourée de jardins magnifiques, où croissent des plantes odoriférantes et des arbres verdoyants » (1979 : 244) ; mais il paraît délicat de se fier à sa description, puisqu'il est établi qu'Ibn Baṭṭūṭa assimile Siraf à l'île de Qays.

[28] Ḥamd Allāh Mustawfī 1919, trad. anglaise Le Strange : 116.

[29] D. Whitehouse affirme que la population modeste des pêcheurs de la côte du golfe Persique était « historiquement arabe » tandis que les riches commerçants de la ville auraient été « socio-culturellement » iraniens (Whitehouse 2009 : 96). Il ne fournit cependant aucun argument textuel ou matériel à l'appui de cette assertion.

[30] Al-Mas'ūdī 1966, § 351.

[31] En tout, sur les 39 informateurs nominalement cités par le texte, 13 sont des Sirafis, dont 9 portent des noms attestant une ascendance iranienne.

[32] Ibn Ḥawqal 1938–1939, t. 2 : 291 (trad. Kramers et Wiet, t. 2 : 285).

[33] Al-Marwazī 1942, texte arabe : 10, traduction anglaise : 22.

[34] Ibn Ḥawqal 1938–1939, t. 2 : 265 (trad. Kramers et Wiet, t. 2 : 262).

[35] Al-Rāmhurmuzī 1883–1886 : 19, § XIV.

[36] Yāqūt al-Ḥamawī 1993, t. 2 : 876, notice n° 321 ; Ibn Khallikān s. d., *Wafayāt al-a'yān*, t. 2 : 79, notice n° 162 (trad. De Slane, t. 1 : 377).

l'arrivée des conquérants musulmans, les zoroastriens avaient fui pour s'établir sur l'île de Qays.[37]

Des documents synodaux de l'Église syriaque orientale attestent également la présence d'une communauté nestorienne à Siraf, avant la conquête musulmane et après, car Siraf est mentionnée comme l'un des 5 à 8 évêchés nestoriens du Fārs, en 421 puis à nouveau en 900 de l'ère chrétienne (Fiey 1974 : 279-297).[38] Comme dans de nombreuses autres villes d'Iran, la population de Siraf était donc composée de populations musulmanes, zoroastriennes, nestoriennes et même juives.[39]

L'âge d'or de Siraf

S'il est difficile de se représenter la Siraf antérieure au IIIe/IXe siècle, les descriptions des géographes, confrontées aux résultats des fouilles archéologiques, permettent de se faire une idée de la physionomie de la ville lorsqu'elle jouissait des revenus du grand commerce de l'Orient.[40]

« Le grand port du Fārs »

Le climat et l'environnement géographique de Siraf étant peu favorables à l'implantation d'activités humaines, les géographes se plaisent à souligner que la ville devait son opulence à sa seule fonction de port commercial. Al-Iṣṭakhrī qualifie Siraf de « grand port (*furḍa*) du Fārs », formule souvent reprise par la suite.[41]

À Siraf, on chargeait les navires de marchandises destinées à être exportées jusqu'en Chine, et l'on stockait et redistribuait les denrées provenant de l'Extrême-Orient. La *Relation de la Chine et de l'Inde* précise : « La plupart des navires chinois font leur chargement à Siraf, où les marchandises sont apportées de Bassorah, de l'Oman et d'ailleurs, et où on les charge sur les navires chinois » [42] ; par « navires chinois », il ne faut pas forcément entendre des navires construits en Chine, ou bien dont les armateurs ou les capitaines étaient des Chinois, mais plutôt des bâtiments se rendant jusque dans les ports chinois, en particulier Canton.[43]

Une source mentionne également la présence de navigateurs sirafis en mer Rouge, en précisant qu'ils ne dépassaient pas le port de Djedda, où les marchandises changeaient de navire afin d'être acheminées jusqu'en Égypte.[44] Enfin, al-Mas'ūdī évoque « les navigateurs de Sîrâf et de l'Oman qui parcourent les mers de la Chine, de l'Inde, du Sind, de Zanguebar, du Yémen, d'al-Qulzum [la mer Rouge] et de l'Abyssinie ».[45] Siraf était en effet intégrée à un réseau commercial tourné vers l'Extrême-Orient, mais également vers l'Afrique de l'est et la mer Rouge, avec ses prolongements possibles en Méditerranée.

Au début du VIe/XIIe siècle, Ibn al-Balkhī offre quelques renseignements supplémentaires sur les activités liées au commerce maritime à Siraf : en plus d'être un mouillage (*mashra'*) pour les navires, la ville servait d'entrepôt (*khezāneh*) pour les produits du commerce de l'Orient : parfums et épices, camphre, aloès et santal.[46] Deux siècles plus tôt, al-Iṣṭakhrī énumérait ainsi les produits venus d'Inde et de Chine transitant par Siraf : « On apporte de Siraf les marchandises qui viennent de la mer, comme l'aloès, l'ambre, le camphre, les pierres précieuses, le bambou, l'ivoire, l'ébène, le poivre, le santal et d'autres épices que l'on ne peut énumérer. [Ils sont alors distribués] dans l'ensemble du Fārs et dans le monde entier. [Siraf] est l'entrepôt de ces marchandises ».[47] Ibn Ḥawqal, lui, évoquait la fortune d'un riche marchand sirafi, compose en partie de « marchandises précieuses des Indes, pierreries et parfums ».[48] Ces auteurs, cependant, ne donnent aucun renseignement sur le volume du commerce ni sur la part respective occupée par chaque type de marchandise. De plus, ils se focalisent sur les produits les plus coûteux, et n'évoquent pas certaines denrées moins rares et donc d'un rapport moins intéressant, mais dont l'importation est bien documentée par l'archéologie, comme les céramiques chinoises, matériel abondant à Siraf (Rougeulle 1991a : 115-119 ; Tampoe 1989), ou le bois de construction : coûteux teck venu d'Asie (*sāj*) ou bois de palétuvier en provenance d'Afrique de l'Est.[49]

---

[37] Ibn al-Mujāwir 1951 : 287.

[38] J.-M. Fiey se fonde sur des documents synodaux du début du Ve siècle de l'ère chrétienne et sur les *Tables d'Élie de Damas*, inventaire des diocèses syriaques orientaux d'Iran en l'an 900, où huit évêchés sont répertoriés pour la « Perside ». Les nestoriens du Fārs étaient placés sous l'autorité du Catholicos de Ctésiphon.

[39] Siraf est mentionnée parmi les bourgades d'Iran comprenant une population juive à l'époque médiévale (Basch Moreen 2011 : 103-108, citant Gil et Goitein).

[40] Sur la topographie urbaine de Siraf d'après l'archéologie, voir D. Whitehouse 2009, chapitre 3.

[41] Al-Iṣṭakhrī 1870 : 34 ; repris par Ibn Ḥawqal 1938–1939, t. 1 : 49 (trad. Kramers et Wiet, t. 1 : 47), et al-Idrīsī 1409/1988–1989, t. 1 : 410 (trad. Jaubert t. 1 : 397 : « Cette ville est le grand marché du Fars »).

[42] *Akhbār al-Ṣīn wa-l-Hind* (Anonyme 1948) : 7, § 13. D. Whitehouse explique le rôle d'entrepôt joué par Siraf par les difficultés, pour des navires commerciaux lourdement chargés, de naviguer jusqu'à Baṣra en raison de la présence de bancs de sable rendant malaisé l'abord de ce débouché irakien du golfe Persique. D'autre part, une partie des marchandises débarquées à Siraf étaient destinées au plateau iranien et notamment aux grandes villes du Fārs comme Chiraz, accessibles par des voies caravanières passant par les vallées de l'arrière-pays sirafi (Whitehouse 2009 : 107 et 113).

[43] Sur la présence de navires provenant de Siraf à Canton, dénommée Khānfū dans les sources arabes, voir al-Mas'ūdī 1966, *Murūj al-dhahab*, § 329 et 342 ; al-Rāmhurmuzī 1883–1886 : 144 § XCI ; al-Marwazī 1942 : 10 et 22.

[44] Al-Sīrāfī 1845–1846 : 89 (trad. Reinaud, t. 1 : 142).

[45] Al-Mas'ūdī 1966, § 305.

[46] Ibn al-Balkhī 1374/1995 : 328. Sur les marchandises échangées dans le commerce de l'océan Indien, voir Whitehouse 2009 : 103 et 112.

[47] Al-Iṣṭakhrī 1870 : 154.

[48] Ibn Ḥawqal 1938–1939, t. 2 : 290 (trad. Kramers et Wiet, t. 2 : 285).

[49] Sur les importations de bois de construction, voir Whitehouse 2009 : 110.

Armateurs, navigateurs et négociants : les grandes fortunes de Siraf

Le commerce avec l'Extrême-Orient était particulièrement lucratif, et tous les témoignages s'accordent sur la richesse considérable des commerçants et armateurs de Siraf. Premier à livrer un témoignage de ce type, al-Iṣṭakhrī indique dans la première moitié du IVe/Xe siècle que « ses habitants sont les plus riches du Fārs ; l'un d'entre eux possède plus de 60 millions de dirhams, entièrement tirés des revenus du commerce maritime. Ils prédominent sur toutes les villes de la côte [du golfe Persique] et sur toute la mer »,[50] et il évoque un autre commerçant jouissant d'une fortune supérieure à 4 000 dinars[51]. Quelques décennies plus tard, Ibn Ḥawqal rapporte au sujet de Siraf : « On y rencontre des personnes très fortunées, et j'y ai fait la connaissance de plusieurs négociants qui jouissaient d'une précieuse considération ».[52] Il ajoute avoir rencontré à Baṣra un armateur originaire de Siraf, nommé Abū Bakr Aḥmad b. 'Umar al-Sīrāfī, en 350/961. Bien qu'il lui fût recommandé par un commerçant de ses amis, cet armateur se montra plus préoccupé de régler des affaires concernant « ses bateaux et [...] ses opérations commerciales » que de prêter attention à Ibn Ḥawqal, qui sortit outré et humilié de cette rencontre. Par la suite, le secrétaire de cet homme lui apprit que son maître disposait d'une fortune s'élevant à près de deux millions de dinars, en « navires armés et frétés par lui, et sommes déposées chez ses agents, connues par de clairs documents comptables, par des traites dont les modalités et les termes de paiement étaient bien définis, par des marchandises précieuses des Indes, pierreries et parfums, placés dans ses entrepôts et ses magasins ».[53] Impressionné par cette richesse dépassant celle des princes, Ibn Ḥawqal retourna auprès de l'armateur malgré l'humiliation subie lors de leur première rencontre.

En marge du manuscrit d'Ibn Ḥawqal se trouve l'ajout d'un copiste du VIe/XIIe siècle, évoquant l'immense fortune d'un commerçant sirafi de son temps, Rāmisht, dont le seul secrétaire était à la tête d'un capital de 500 000 dinars en marchandises. Et le copiste de conclure : « En bref, je n'ai jamais entendu parler d'un commerçant de notre époque dont la puissance financière pût être comparée à la condition de ce Ramisht, avec l'abondance de ses richesses, de son immense fortune et de sa prodigieuse situation ».[54]

Les navigateurs de Siraf étaient réputés pour leur connaissance des mers, des vents et des itinéraires. Il est difficile d'estimer leur fortune, mais ils comptaient certainement parmi les Sirafis aisés. Le *Livre des merveilles de l'Inde*, parmi d'autres anecdotes fabuleuses, relate le cas d'un navigateur habile réclamant mille dinars « en marchandises au cours de Siraf » comme salaire afin de conduire un navire jusqu'en Chine.[55] Sans prendre à la lettre cette mention, on peut la considérer comme une indication de la richesse de certains navigateurs et non des seuls armateurs et commerçants.

Navigateurs, armateurs et commerçants sirafis étaient ainsi les bénéficiaires directs des profits du fructueux commerce avec l'Extrême-Orient ; mais l'État abbasside ne manquait pas de prélever sa part des bénéfices. Ibn al-Balkhī consacre l'un des chapitres de son *Fārsnāmeh* à la fiscalité du Fārs, donnant quelques détails sur la part de Siraf dans les impôts payés par l'ensemble de la région. Au temps de 'Alī b. 'Īsā, vizir abbasside décédé en 334/946, Siraf, avec la dîme perçue sur les navires maritimes, participait pour 253 000 dinars aux 1 887 500 dinars versés par l'ensemble du Fārs.[56] Sous le règne du Bouyide 'Aḍud al-Dawla (367–372/977–982), Siraf et le port voisin de Mahrūbān représentaient 1 196 000 des 3 346 000 dinars perçus sur le Fārs, soit plus du tiers des recettes fiscales de la région.[57] À titre de comparaison, les taxes perçues sur la province d'Oman étaient à l'époque quatre à dix fois moins élevées que celles acquittées par Siraf et Mahrūbān.

Une grande ville, populeuse et bien construite

Dans la première moitié du IVe/Xe siècle, al-Iṣṭakhrī décrit Siraf comme une ville importante, presque aussi grande que Chiraz.[58] L'archéologie confirme l'idée d'une cité peuplée, la ville médiévale s'étendant sur 4 kilomètres de côte entre la mer et la montagne, la partie intra-muros couvrant environ 250 hectares, et une extension extra-muros à l'ouest étant densément bâtie sur 110 hectares (Whitehouse 2009 : 19).

La richesse de certains de ses habitants se reflétait directement sur l'architecture des maisons de Siraf, de belles et hautes demeures à étages construites en bois précieux, qui faisaient l'admiration des voyageurs médiévaux : « Les maisons de Siraf sont construites en bois de teck et en une autre espèce de bois qu'on importe du pays des Zendjs [la côte orientale de l'Afrique] ; les maisons ont plusieurs étages, comme à Fostat. La ville est située au bord de la mer ; les maisons sont enchevêtrées ; le nombre des habitants est considérable. Ils exagèrent dans leurs dépenses pour construire

[50] Al-Iṣṭakhrī 1870 : 154.
[51] *Ibid.* : 138-139.
[52] Ibn Ḥawqal 1938–1939, t. 2 : 282 (trad. Kramers et Wiet, t. 2 : 277).
[53] *Ibid.*, t. 2 : 290-291 (trad. Kramers et Wiet, t. 2 : 284-285).
[54] *Ibid.*, t. 2 : 282 (trad. Kramers et Wiet, t. 2 : 278). Sur Rāmisht, connu également par des inscriptions à La Mecque et par quelques mentions dans les chroniques arabes, voir Stern 1967.

[55] Al-Rāmhurmuzī 1883–1886 : 86, § XLVI.
[56] Ibn al-Balkhī 1374/1995 : 400.
[57] *Ibid.* : 401.
[58] Al-Iṣṭakhrī 1870 : 217 ; repris par Ibn Ḥawqal 1938–1939, t. 2 : 281 (trad. Kramers et Wiet, t. 2 : 277).

leurs maisons, au point qu'un de leurs négociants peut consacrer à sa demeure plus de trente mille dinars sans que la chose soit considérée comme du gaspillage ni qu'on le désapprouve ».[59] Les fouilles archéologiques ont exhumé, dans l'un des quartiers résidentiels de la ville, des maisons d'au moins deux étages, avec des décors de stuc (Whitehouse 2009 : 34).[60] Dans les hauteurs surplombant le bazar, c'est un véritable palais, « de toute évidence la résidence d'un riche marchand ou d'un fonctionnaire, peut-être le gouverneur lui-même » (Hodges et Whitehouse 1996 : 132-133), qui a été fouillé.

L'édifice public le plus connu de Siraf était sa mosquée-*jāmi'*, située dans le bazar et datant du début du IIIe/IXe siècle d'après les fouilles qui y ont été menées (Whitehouse 2009 : 25-29, plan p. 27 ; Whitehouse 1980). La mosquée et son minbar sont mentionnés par Ibn al-Balkhī[61] et par Yāqūt qui en décrit les « colonnes en bois de teck (*sāj*) ».[62]

Dans cette ville d'une certaine importance, où les activités agricoles étaient réduites et exigeaient d'importants aménagements hydrauliques, il est probable qu'un grand nombre d'habitants se soient consacrés à l'artisanat et au commerce local, seule une élite réduite et fortunée se livrant aux activités liées au commerce international. Les sources textuelles ne livrent malheureusement aucun renseignement sur ces Sirafis moins illustres. Les archéologues ont cependant identifié dans la ville un « faubourg d'artisans » et le quartier oriental qui « ne comptait pas beaucoup de constructions permanentes et abritait sans doute les simples huttes de palmes de la nombreuse population ouvrière » (Hodges et Whitehouse 1996 : 131).

Y avait-il un « milieu lettré » à Siraf ?

Les dictionnaires biographiques livrent le nom de quelques lettrés originaires de Siraf avant le Ve/XIe siècle, sans faire mention à leur propos d'activités commerciales ou d'une aisance matérielle particulière. Ces personnages sont cependant en nombre limité. Le plus connu est le grammairien déjà évoqué, Abū Sa'īd al-Ḥasan b. 'Abd Allāh b. al-Marzubān al-Sīrāfī.[63] D'après les dires de son fils Abū Muḥammad,[64] Abū Sa'īd naquit à Siraf vers 284/897, d'un père zoroastrien ; il étudia tout d'abord dans sa ville natale, qu'il quitta vers 304/916, à l'âge de 20 ans, pour étudier le *fiqh* hanafite en Oman. Après un bref retour à Siraf, il partit pour 'Askar Mukram, au Khuzistan, avant de s'installer à Bagdad, où il effectua tout le reste de sa carrière en tant que *qāḍī* puis *qāḍī al-quḍāt*. Malgré ses connaissances en droit et son rôle de juge, Abū Sa'īd est surtout connu pour son œuvre de grammairien (*naḥwī*). Il ne semble pas être retourné dans sa ville natale et mourut à Bagdad en 368/978, à l'âge de 84 ans.

Les autres personnages évoqués par les dictionnaires biographiques font l'objet de notices très courtes. On trouve ainsi la mention de Ṣāliḥ b. Bayyān al-Thaqafī al-'Abdī al-Sāḥilī,[65] originaire d'al-Anbār, en Irak ; connu comme piètre transmetteur de *ḥadīth* à Bagdad, il fut le *qāḍī* de Siraf. Al-Sam'ānī (m. 562/1166), dans ses *Ansāb*, donne les notices de sept personnages portant la *nisba* al-Sīrāfī.[66] Outre Abū Sa'īd, il évoque brièvement Abū l-Ṭayyib Ḥammād b. al-Ḥusayn al-Sīrāfī (m. 378/988), *faqīh* et *qāḍī*, ayant étudié sous l'autorité d'un maître sirafi avant d'émigrer à Bagdad, et cite quatre transmetteurs de *ḥadīth* portant la *nisba* al-Sīrāfī, actifs au cours du IVe/Xe siècle.[67] On ne sait pas, cependant, si cette *nisba* signifie qu'ils étaient eux-mêmes nés à Siraf ou si elle renvoie à une origine familiale plus ancienne.

De ce très petit nombre de lettrés sirafis mentionnés — dont les rapports à Siraf sont d'ailleurs obscurs —, et de la très courte taille des notices qui leur sont consacrées, on peut déduire que le « milieu lettré » musulman de Siraf était sans doute réduit au strict minimum, au temps même de l'apogée commercial de la ville. La seule activité savante attestée dans la ville est la transmission du *ḥadīth*, et peut-être du *fiqh* ; encore que, pour se former dans cette matière, le jeune Abū Sa'īd n'eût d'autre ressource que de se rendre en Oman. Et dans l'ensemble, Siraf semblait souffrir d'une mauvaise réputation en matière de science comme de mœurs.[68] Sans doute faut-il lire, dans les attaques contre

[59] Ibn Ḥawqal 1938–1939, t. 2 : 281 (trad. Kramers et Wiet, t. 2 : 277) ; reprend al-Iṣṭakhrī 1870 : 127-128. Voir aussi al-Idrīsī 1409/1988–1989, t. 1 : 410 (trad. Jaubert t. 1 : 397 : « Les habitants de Siraf mettent beaucoup de soin et dépensent des sommes considérables à la construction et à l'embellissement de leurs maisons »), et Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873, *Mu'jam al-buldān*, t. 3 : 212 (trad. Barbier de Meynard : 332 : « Les habitants mettent beaucoup d'amour-propre dans l'élégance de leur demeure, à ce point que tel d'entre eux dépense 30,000 dinars pour se construire une maison et l'entourer de jardins »).

[60] La plus grande résidence privée fouillée comptait 12 pièces, pour une superficie de 450m².

[61] Ibn al-Balkhī 1374/1995 : 332.

[62] Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873, t. 3 : 211-212 (trad. Barbier de Meynard : 332). Dans son *Mu'jam al-udabā'*, Yāqūt mentionne « l'oratoire (*masjid*) de Siraf » sans que l'on sache s'il s'agit de la mosquée-*jāmi'* ou d'un autre édifice (1993, t. 5 : 2172). Plusieurs oratoires de taille modeste ont été exhumés par les archéologues dans les quartiers d'habitation.

[63] Sur ce personnage, voir Ibn al-Nadīm s. d. : 68 ; al-Sam'ānī 1308/1988, t. 3 : 357 ; Yāqūt al-Ḥamawī 1993, t. 2 : 876-910, notice n°321 ; Ibn Khallikān s. d., t. 2 : 79, notice n° 162 (trad. De Slane, t. 1 : 377) ; Ibn Kathīr 1418/1997, t. 15 : 393-394.

[64] Notice chez Ibn Khallikān s. d., t. 7 : 72-74, notice n°838 (trad. De Slane, t. 4 : 436) ; il mourut en 385/995.

[65] Notice unique chez al-Khaṭīb al-Baghdādī 1422/2001, n° 4799. La date de décès de ce personnage n'est pas connue, mais si l'on en juge d'après ses *isnād*s, il devait appartenir à la troisième ou quatrième génération de transmetteurs après la mort du Prophète, et vécut donc sans doute au IIe/VIIIe siècle.

[66] Al-Sam'ānī 1308/1988, t. 3 : 357-359.

[67] Al-Sam'ānī n'indique pas leur date de décès, mais tous quatre ont eu le même disciple, décédé au tout début du Ve/XIe siècle.

[68] Plusieurs anecdotes ou mentions éparses tendent à le prouver.

les Sirafis et — implicitement — leur peu de science, l'extension à la ville entière du mépris des auteurs de ces textes, des lettrés, envers des commerçants aux fortunes considérables et, partant, la confirmation de l'activité presque exclusivement marchande de Siraf.

Rôle militaire de Siraf

La ville s'illustrait sans doute aussi dans un autre domaine : celui de la construction navale à objectif militaire. De rares indices de ces activités se trouvent dans les sources historiographiques. Évoquant la lutte menée en 267/881 par le calife régent abbasside al-Muwaffaq contre les émirs ṣaffārides qui dominaient alors le Fārs, al-Ṭabarī (première moitié du IVe/Xe siècle) signale dans sa monumentale *Histoire* que le calife, ayant besoin d'embarcations pour ses opérations militaires, envoya des émissaires à Siraf et à la ville voisine de Jannāba afin qu'ils construisent de tels bâtiments et les lui envoient.[69] Ibn al-Balkhī signale aussi que Rukn al-Dawla Khumārtegīn, l'agent du sultan seldjoukide Muḥammad b. Malikshāh (m. 511/1117), se rendit à Siraf afin de construire des bâtiments de guerre pour combattre les émirs de Qays, qui s'étaient rendus maîtres des revenus du commerce maritime.[70]

Il est probable qu'au cours des cinq premiers siècles de l'islam, Siraf ait servi de base militaire aux califes et généraux abbassides, puis aux Bouyides du Fārs. C'est dans ce sens que l'on peut interpréter les mentions de Siraf dans la chronique d'Ibn al-Athīr (m. 630/1233), où la ville est évoquée à cinq reprises entre la fin du IIIe/IXe et le début du Ve/XIe siècle,[71] toujours comme le contexte d'opérations militaires ou de jonctions des troupes ; dans l'un des cas, il s'agissait d'embarquer les troupes pour Oman.[72]

Une ville cosmopolite et une diaspora sirafie

Port aux horizons dépassant ceux du golfe Persique, Siraf était, aux IIIe–IVe/IXe–Xe siècles, une ville cosmopolite, ouverte sur des mondes lointains ; les histoires merveilleuses forgées à partir des récits de marins et de marchands sirafis en sont l'une des expressions les plus directes.

Siraf étant le grand port d'embarquement à destination de l'Orient indien et chinois, des voyageurs y affluaient de l'ensemble du Dār al-Islām. L'une des anecdotes du *Livre des merveilles de l'Inde* met en scène « un musulman natif de Cadix, en Espagne », qui vint à Siraf pour se rendre en Chine.[73] Le bateau sur lequel il embarqua contenait « une foule de commerçants de tous pays »,[74] « des gens de la Chine, de l'Inde, de la Perse et des îles ».[75] Toujours d'après le même texte, un autre commerçant quitta Siraf pour l'Inde en 306/918 à bord d'un navire accompagné de deux autres vaisseaux ; en tout, « le nombre des personnes embarquées, marchands, officiers, matelots et autres gens de nationalités diverses s'élevait à douze cents ».[76] Que ces mentions soient exactes ou qu'elles relèvent d'une exagération propre au genre des « merveilles » (*'ajā'ib*), elles donnent une idée de la foule cosmopolite susceptible de s'embarquer au départ de Siraf, et donc d'y séjourner quelque temps en l'attente d'un navire en partance. Les départs vers l'Asie orientale étaient en effet saisonniers : pour profiter des vents propices de la mousson, ils s'effectuaient au début de l'été, pour un retour un an plus tard (Whitehouse 2009 : 101).

Les voyageurs venaient parfois d'horizons lointains : le continuateur de la *Relation de la Chine et de l'Inde* note, au début du IVe/Xe siècle, la présence à Siraf de « notables indiens » ayant pour curieuse habitude de refuser de manger tous dans le même plat.[77] Corroborant cette image trois siècles plus tard, Yāqūt décrit Siraf comme « autrefois le port des marchands venus de l'Inde »,[78] ce qui, ici encore, ne désigne pas nécessairement des Indiens mais l'ensemble des commerçants et navigateurs qui se rendaient jusqu'en Inde.

Certains commerçants et navigateurs sirafis étaient réputés pour leur goût du voyage et sont cités pour avoir accompli de longs séjours à l'étranger, formant une véritable diaspora sirafie dans les principaux ports de l'océan Indien et de la mer de Chine. Vraie ou fausse, l'anecdote rapportée par al-Iṣṭakhrī, reprise par nombre de géographes après lui, évoquant un navigateur sirafi

Ibn al-Faqīh al-Hamadhānī classait ainsi Siraf parmi les trois « latrines du monde » (*ḥushūsh al-dunyā*), aux côtés des grands ports d'al-Ubulla, débouché de l'Euphrate, et d'Oman (1416/1996 : 412 ; trad. Massé : 128 et 248), tandis qu'al-Muqaddasī qualifiait les Sirafis de « libertins », « fornicateurs et pédérastes » (1906 : 36 ; trad. Miquel : 78 et 81). Dans son recueil *Nishwār al-muḥāḍara*, le Bagdadien al-Tanūkhī (m. 384/994) mettait en scène la polémique d'un homme de Baṣra et d'un Sirafi, fils d'un riche notable, le premier reprochant au second ses origines géographiques (1391–93/1971–73, t. 1 : 113, § 57 ; trad. Margoliouth : 63). Enfin, d'après Yāqūt, un *adīb* de la première moitié du IVe/Xe siècle refusa de tenir séance à Siraf, « car il n'y avait là personne qui méritât qu'on tint séance pour lui » (1993, t. 5 : 2172).

[69] Al-Ṭabarī 1879–1901, t. 3 : 1989 (trad. anglaise Fields : 48).

[70] Ibn al-Balkhī 1374/1995 : 330. Ces épisodes sont évoqués par D. Whitehouse (2009 : 13-15).

[71] Voir les événements des années 274/887–888, 355/966, 379/989–990, 394/1003–1004 et 415/1024–25 chez Ibn al-Athīr 1402/1982. Voir aussi sur le même thème Ibn Khaldūn (mort en 808/1406) 1981, *Kitāb al-'ibar*, t. 3 : 702 et t. 4 : 946.

[72] Cette fonction militaire de Siraf se placerait ainsi dans la continuité du rôle défensif joué par le port au cours de la période sassanide, rappelé par D. Whitehouse (2009 : 12), et symbolisé par la fortification datant de cette époque.

[73] Al-Rāmhurmuzī 1883–1886 : 23, § XIV.

[74] *Ibid.* : 20.

[75] *Ibid.* : 21.

[76] *Ibid.* : 165, § CXI.

[77] Al-Sīrāfī 1845, trad. Reinaud, t. 1 : 152.

[78] Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873, t. 3 : 211 (trad. Barbier de Meynard : 332).

réputé pour avoir passé quarante ans sur son navire, ne mettant jamais pied à terre et ne changeant de bateau que « lorsque son navire était endommagé et qu'il fallait le réparer »,[79] illustre bien la réputation d'infatigables voyageurs des Sirafis, arpenteurs de l'océan Indien.

On rencontrait des Sirafis à Canton, désigné comme le « lieu de rendez-vous des commerçants venus de Siraf »,[80] et dans diverses villes portuaires de l'Inde, comme Saymūr (Chaul, sur la côte occidentale de l'Inde) et Tanā. Le *Livre des merveilles de l'Inde* cite le cas d'un certain « Mohammed fils de Moslim de Siraf, qui était demeuré plus de vingt ans à Tanā, avait parcouru la plupart des pays de l'Inde et connaissait admirablement les mœurs et coutumes des habitants ».[81] Un dénommé al-'Abbās b. Māhān, originaire de Siraf et résidant à Saymūr, aurait joui d'un statut particulier auprès du souverain local en tant que « *honarmen* (*sic*) des musulmans, leur protecteur dans cette ville ».[82] Cet homme aurait été invité à juger des actes d'un matelot musulman s'étant mal conduit dans un temple indien, en fonction des lois qui se seraient appliquées en pays musulman, le souverain indien ayant déclaré : « [Ce matelot] est un Arabe, [et] entre les Arabes et nous, il y a des conventions ».[83] Sans apporter un crédit aveugle à une source encline à l'exagération, on peut voir là une réminiscence d'un principe de personnalité des lois loin d'être inconnu à l'époque.[84]

Que toutes ces mentions soient ou non véridiques, elles dressent le tableau plausible d'un groupe de commerçants, armateurs et navigateurs originaires de Siraf, très fortunés et particulièrement enclins, de par leur profession, à une mobilité géographique ne se limitant pas au Dār al-Islām. Ces acteurs particuliers se trouvaient au contact de populations étrangères avec lesquelles ils devaient commercer, sans que l'on ne connaisse les modalités de ces interactions : en quelle langue ces contacts avaient-ils lieu ? en présence d'interprètes ? comment se passaient les rapports avec les services de douane des différents ports fréquentés ? Les sources textuelles arabes et persanes, hélas, n'apportent que des bribes de réponse à ces questions.[85]

Déclin de Siraf et survie des Sirafis

À partir du VIe/XIIe siècle, plusieurs textes évoquent Siraf sous la modalité du déclin, voire de la ruine. Ce thème était déjà amorcé par le narrateur du *Livre des merveilles de l'Inde*, qui, commentant le naufrage de trois navires sirafis richement chargés en hommes et en marchandises en 306/918, déclarait : « La perte de ces navires et de leur cargaison fut une des causes qui contribuèrent le plus à la ruine de Siraf et de Seimour, vu qu'ils étaient chargés de richesses et portaient les plus considérables d'entre les officiers, capitaines et marchands ».[86] À moins qu'il ne s'agisse là d'un ajout postérieur, il faudrait donc conclure que le thème de la ruine était déjà d'actualité dans le courant du IVe/Xe siècle, au cours même de cet « âge d'or » sirafi évoqué par les sources textuelles et confirmé par l'archéologie. On ne peut non plus écarter l'idée qu'il s'agisse là d'un *topos*, celui de la ruine et de la chute après un âge d'or forcément révolu, auquel aurait eu recours l'auteur ou le compilateur de ces récits merveilleux.

Le premier à offrir des détails sur le déclin de Siraf est l'Iranien Ibn al-Balkhī (début du VIe/XIIe siècle), qui déclare d'emblée : « Siraf fut, dans l'ancien temps, une grande ville très peuplée et pleine d'aisance ».[87] Il décrit ensuite la richesse de la ville au temps des califes abbassides et des Bouyides du Fārs, puis les troubles survenus avec la montée en puissance des émirs de Qays, prompts à s'approprier les bénéfices du commerce maritime au détriment de Siraf : « Les ancêtres de l'émir de Qays prirent le pouvoir et obtinrent le contrôle de l'île de Qays et d'autres îles. Les arrivées [de marchandises] qui se faisaient [autrefois] à Siraf furent interrompues et ils les accaparèrent ».[88] Les commerçants, craignant l'insécurité des routes partant de Siraf, lui préférèrent alors les routes de Kermān, Mahrubān, Dūraq ou même Baṣra ; seules transitaient par Siraf les marchandises de peu de valeur qui étaient nécessaires à l'approvisionnement du Fārs. Et l'auteur de conclure : « Pour cette raison, [Siraf] tomba en ruines ».[89] La ruine de Siraf apparaît ici comme postérieure à la lutte peu efficace de Rukn al-Dawla Khumārtegīn contre les émirs de Qays ; or Rukn al-Dawla travaillait pour le compte du sultan

[79] Al-Iṣṭakhrī 1870 : 138-139 ; repris par Ibn Ḥawqal, qui ajoute : « Les Sirafiens ont pour cela d'heureuses dispositions et supportent patiemment l'éloignement de leur patrie » (1938–1939, t. 2 : 290 ; trad. Kramers et Wiet, t. 2 : 284). Voir aussi al-Idrīsī, t. 1 : 410 (1409/1988–89, trad. Jaubert t. 1 : 397 : « La majeure partie d'entre eux, quoique très pieux, sont tellement enclins à s'absenter de leur pays et à courir le monde, que souvent il arrive qu'un marchand de Siraf reste vingt ans sans retourner dans ses foyers, ni sans s'inquiéter de ce qu'il y a laissé »).

[80] Al-Sīrāfī 1845, trad. Reinaud, t. 1 : 79.

[81] Al-Rāmhurmuzī 1883–1886 : 152, § C.

[82] *Ibid.* : 142, § XC.

[83] *Ibid.* : 143.

[84] Voir une mention semblable concernant Canton dans la *Relation de la Chine et de l'Inde* (Anonyme 1948), § 12 : « Le marchand Solaïman rapporte qu'à Canton (Khânfû), qui est le point de rassemblement des commerçants, il y a un homme musulman que le chef des Chinois a investi du pouvoir de trancher les conflits entre les musulmans qui se rendent dans cette région : et cela sur le désir particulier du souverain de la Chine. Lors des fêtes, c'est lui qui dirige la prière des musulmans, dit la khotba, et prononce les vœux en faveur de l'autorité légale qui régit les musulmans. La manière dont il exerce sa charge ne suscite chez les marchands de l'Irak aucune critique quant à ses sentences, conformes à la justice, aux stipulations du Livre de Dieu puissant et grand, et au droit de l'Islam ».

[85] Les *Akhbār al-Ṣīn wa-l-Hind* contiennent une allusion au fonctionnement des douanes chinoises (*ibid.*, § 34).

[86] Al-Rāmhurmuzī 1883–1886 : 168, § CXII.

[87] Ibn al-Balkhī 1374/1995 : 328.

[88] *Ibid.* : 330.

[89] *Az īn sabab, kharāb shod* ; *ibid.* : 332.

seldjoukide Muḥammad b. Malikshāh (m. 511/1117),[90] sous le règne duquel Ibn al-Balkhī écrivit son *Fārsnāmeh*. Si l'on prend pour hypothèse que le déclin d'un tel port ne put se faire que progressivement, il faut donc situer la ruine de Siraf dans les deux premières décennies du VIe/XIIe siècle, voire plus tôt.

La même chronologie est cohérente avec le second témoignage, celui de l'historien du Yémen Ibn al-Mujāwir. Citant deux informateurs à propos du peuplement de l'île de Qays, il situe le déclin de Siraf vers l'année 504/1110,[91] et en impute la responsabilité aux « rois » (*mulūk*) (les émirs de Qays ?), sans en expliquer les causes exactes ni les modalités.

Le témoignage le plus documenté sur le déclin de Siraf est celui de Yāqūt, lettré, géographe et grand arpenteur de l'œkoumène musulman, qui séjourna dans la ville à la fin du VIe/XIIe ou au début du VIIe/XIIIe siècle et la trouva ruinée : « Je l'ai visitée, et j'y ai vu les restes d'édifices remarquables ainsi qu'une belle mosquée ».[92] La ville, ajoute-t-il, était fort riche si l'on en croit des témoignages anciens, mais « depuis que l'île de Qaïs ben 'Omaïah est colonisée et qu'elle est devenue l'entrepôt du commerce de l'Inde, Siraf est déchue de son ancienne splendeur ; je n'y ai vu que quelques pauvres familles qu'y retient l'amour du sol natal ».[93]

Une remarque s'impose à l'évocation de ces textes. Si les causes invoquées au déclin de Siraf sont multiples (catastrophes naturelles comme un tremblement de terre,[94] causes conjoncturelles comme le coûteux naufrage évoqué plus haut, raisons politiques telles que la rivalité des émirs de Qays et l'insécurité régnant sur les routes du Fārs), le thème du déclin lui-même semble faire l'unanimité à partir du VIe/XIIe siècle[95] ; cependant, les archéologues constatent une restauration de la grande mosquée au VIe/XIIe siècle (Whitehouse 2009 : 15), ce qui prouve que la vie urbaine n'avait pas totalement cessé. Comme le montre le témoignage de Yāqūt, il s'agissait d'un déclin partiel et non d'une ruine complète de la ville, qui comptait encore, lors de sa visite, un certain nombre d'habitants. La ville ne disparut donc pas totalement du rivage du Fārs, mais connut une éclipse définitive de sa grandeur en perdant les revenus du commerce de l'Orient.[96]

Survie de Siraf ou survie des Sirafis ?

À partir du VIIe/XIIIe siècle, les sources textuelles en arabe et en persan mentionnent encore quelques personnages influents du Fārs, dotés de la *nisba* al-Sīrāfī, et dont certains jouèrent un rôle non négligeable dans la vie politique locale, à partir de Chiraz où ils résidaient. L'historien bagdadien du VIIIe/XIVe siècle Ibn al-Fuwaṭī, qui connaissait l'Iran pour y avoir été prisonnier des Ilkhānides et par ses voyages, offre les notices de plusieurs d'entre eux (Piacentini 1992 : 115 n. 20). Le *qāḍī* et lettré Quṭb al-Dīn Abū l-Ma'ālī Muḥammad b. Ṣafī al-Dīn Mas'ūd b. Maḥmūd b. Abī l-Fatḥ,[97] vivant en 681/1282, portait la triple *nisba* d'al-Fālī,[98] al-Sīrāfī et al-Shīrāzī. Son fils Majd al-Dīn[99] est également cité par l'auteur, mais avec l'unique *nisba* al-Shīrāzī. Une autre lignée de personnages portant la *nisba* al-Sīrāfī est évoquée par Ibn al-Fuwaṭī : Majd al-Dīn Abū Ibrāhīm Ismā'īl b. Afḍal al-Dīn Nīkrūz b. Faḍl Allāh,[100] son fils Rukn al-Dīn Yaḥyā b. Ismā'īl[101] et son petit-fils Majd al-Dīn Abū Ibrāhīm Ismā'īl,[102] vivant en 707/1307 ; les trois furent *qāḍī al-quḍāt* de Chiraz. La progressive disparition dans leurs séquences onomastiques de la *nisba* al-Sīrāfī, comparée à la permanence de la *nisba* al-Shīrāzī, laisse penser que la première génération de ces personnages avait quitté Siraf pour ne plus y revenir, ou bien que la *nisba* al-Sīrāfī renvoyait à une ascendance familiale plus qu'à une résidence géographique (Piacentini 1992, chapitre 4 ; Piacentini 1999 ; Piacentini 2004).

La survie de lignages d'origine sirafie est donc attestée, au moins jusqu'au VIIIe/XIVe siècle, mais selon toute probabilité hors de Siraf elle-même. Aux alentours des VIe–VIIe/XIIe–XIIIe siècles, la ville prit le nom de Shilau,

[90] D'après le *Shīrāznāmeh*, cité par l'éditeur d'Ibn al-Balkhī 1374/1995 : 330, note 2.

[91] Ibn al-Mujāwir 1951 : 287.

[92] Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873, t. 3 : 211 (trad. Barbier de Meynard : 332).

[93] *Idem*, t. 3 : 212 (trad. Barbier de Meynard : 332). Voir aussi Yāqūt al-Ḥamawī 1993, t. 2 : 877, notice n° 321, où Yāqūt résume ainsi les informations qu'il possède sur Siraf : « C'est une petite bourgade (*bulayd*), que j'ai personnellement visitée ; elle porte les traces de constructions anciennes et d'une belle mosquée, mais elle est maintenant en grande partie ruinée » (*bulayd ra'aytu-hu anā, wa-bi-hi athar 'imāra qadīma wa-jāmi' ḥusn, illā anna-hu al-ān al-ghālib 'alay-hi al-kharāb*).

[94] Le tremblement de terre mentionné par al-Muqaddasī (1906 : 426), qui ravagea Siraf pendant sept jours en 366 ou 367/976–78, semble avoir été considéré à tort, dans les études des XIXe et XXe siècles, comme une cause de la ruine définitive de la ville. Al-Muqaddasī précise pourtant que Siraf fut reconstruite par la suite (*ibid. :* 427).

[95] Au VIe/XIIe siècle, la description d'une ville prospère par al-Idrīsī était entièrement calquée sur celle d'al-Iṣṭakhrī, de deux siècles antérieure ; et on a déjà signalé que le tableau positif qu'Ibn Baṭṭūṭa dresse de Siraf est sujet à caution en raison de l'assimilation que fait cet auteur de Siraf avec Qays.

[96] L'étude du matériel archéologique et notamment des céramiques tend par ailleurs à prouver que l'activité commerciale du golfe Persique connut une période de ralentissement général aux Ve–VIe/XIe–XIIe siècles (Rougeulle 1991a : 524). Les suppositions sur la perte du rôle pivot de Siraf dans le commerce de l'océan Indien sont cohérentes avec les observations des archéologues, qui notent une continuité de l'occupation humaine sur le site de Siraf entre le XIe et le XVIe siècle, mais à une échelle réduite (Whitehouse 2009 : 95). Whitehouse situe la période de prospérité de la ville entre 800 et 1050 EC.

[97] Ibn al-Fuwaṭī 1416/1995, notices n° 2914, 5656 et 5794.

[98] Originaire de Fāl, ville de l'arrière-pays située à environ 90km de Siraf et devenue l'un des principaux centres urbains de la région après le déclin de Siraf.

[99] Ibn al-Fuwaṭī 1416/1995, notice n° 4285.

[100] *Ibid.*, notices n°4081 et 4144.

[101] *Ibid.*, notice n°4081.

[102] *Ibid.*, notice n°4083.

mentionné par Yāqut,[103] puis fut nommée Ṭāheri ou Bandar-e Ṭāheri. Elle est épisodiquement mentionnée dans les sources textuelles jusqu'à la fin du IXe/XVe siècle (Bosworth 1997 ; Whitehouse 2009 : 15-16), mais on n'en connaît plus de descriptions semblables à celles des siècles précédents. Seule la poursuite des fouilles archéologiques[104] serait, en conséquence, à même de livrer des informations sur l'évolution urbaine et le devenir de la vie sociale et économique de cette ville qui fut, pendant au moins deux siècles, l'un des ports les plus florissants et les plus réputés du golfe Persique.

Bibliographie

Sources médiévales

Sauf mention contraire, le texte original des sources utilisées est en arabe.

Note : la collection « Islamic geography », éditée par Fuat Sezgin, est une publication de l'Institute for the History of Arabic-Islamic Science at the Johann Wolfgang Goethe University Frankfurt am Main.

Anonyme, 1948. *Akhbār al-Ṣīn wa-l-Hind : Relation de la Chine et de l'Inde* (vers 237/851). Éd. et trad. fr. J. Sauvaget. Paris, Les Belles-Lettres, 1948. Voir aussi al-Sīrāfī Abū Zayd.

Anonyme, 1937. *Hudûd al-'âlam: The Regions of the World: A Persian Geography, 372 AH–982 AD*. English tr. Vl. Minorsky. Oxford, Oxford University Press. Reprint « Islamic geography » 101, 1993.

Abū l-Fidā', 1840. *Kitāb taqwīm al-buldān: Géographie d'Aboulféda*. Éd. J. T. Reinaud et W. Mac Guckin de Slane. Paris, Imprimerie royale. Réimpression « Islamic geography » 13, 1992.

al-Awsī al-Sīrāfī, Abū 'Imrān Mūsā Ibn Rabāḥ 2006, *Al-Ṣaḥīḥ min akhbār al-baḥr wa-'ajā'ibi-hā*. Éd. Yūsuf al-Hādī. Damas, Dār Iqrā' li-l-ṭibā'a wa-l-nashr wa-l-tawzī'.

al-Balādhurī, 1866. *Kitāb futūḥ al-buldān: Liber expugnationis Regionum auctore al-Balâdorî*. Éd. M. J. De Goeje. Leyde, Brill. Réimpression « Islamic geography » 42, 1992.

Ḥamd Allāh Mustawfī, 1919. *The Geographical Part of the Nuzhat al-Qulūb Composed by Ḥamd-Allāh Mustawfī of Qazwīn in 740 (1340)*. English tr. G. Le Strange. Leiden, Brill (E. J. W. Gibb Memorial vol. 23). Reprint « Islamic geography » 102, 1993.

Ibn al-Athīr, 1402/1982. *Al-Kāmil fī l-ta'rīkh*. Beyrouth, Dār Ṣādir. 7 vol.

Ibn al-Balkhī, 1374/1995. *Fārsnāmeh* (en persan). Éd. Manṣūr Rastegār Fasā'ī. Chiraz, Bonyād Fārs Shenāsī.

Ibn Baṭṭūṭa, 1979. *Riḥla*. Éd. et trad. fr. Ch. Defremery et B. R. Sanguinetti. Paris, Anthropos, 1979, 3 vol. (1e édition 1853–1859).

Ibn al-Faqīh al-Hamadhānī, 1416/1996. *Mukhtaṣar kitāb al-buldān*. Éd. Yūsuf al-Hādī. Beyrouth, 'Ālam al-kutub. Trad. fr. H. Massé, *Abrégé du livre des pays*. Damas, PIFD, 1973.

Ibn al-Fuwaṭī, 1416/1995. *Majma' al-ādāb fī mu'jam al-alqāb*. Éd. Muḥammad al-Kāẓim. Téhéran, Vezārat-e farhang o ershād-e eslāmī. 5 vol. (d'après la première édition de Muṣṭafā Jawād, Bagdad, 1382/1962).

Ibn Ḥawqal, 1938-1939. *Kitāb ṣūrat al-arḍ*. Éd. J. H. Kramers. Leyde, Brill, 2 vol. Réimpression « Islamic geography » 35, 1992. Trad. fr. J. H. Kramers et G. Wiet, *La configuration de la terre*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2 vol., 2001 (1964).

Ibn Kathīr, 1418/1997. *Al-Bidāya wa-l-nihāya*. Éd. 'Abd Allāh b. 'Abd al-Muḥsin al-Turkī. Le Caire, Dār Hajr, 21 vol.

Ibn Khaldūn, 1981. *Kitāb al-'ibar*. Éd. Yūsuf As'ad Dāghir. Beyrouth, Dār al-kitāb al-lubnānī, 6 vol.

Ibn Khallikān, s. d. (1972?). *Wafayāt al-a'yān*. Éd. Iḥsān 'Abbās. Beyrouth, Dār al-thaqāfa. 8 vol. English tr. B. Mac Guckin de Slane, *Ibn Khallikan's Biographical Dictionnary*, Paris, 1843–1871, 4 vol. Reprint Beyrouth, 1970.

Ibn al-Mujāwir, 1951, *Ta'rīkh al-mustabṣir (Ṣifat bilād al-Yaman wa-Makka wa-ba'ḍ al-Ḥijāz)*. Ed. O. Löfgren, Leyde, Brill. Réimpression Beyrouth, Manshūrāt al-madīna, 1407/1986.

Ibn al-Nadīm, s. d. (1971 ?). *Fihrist*. Éd. Riḍā-Tajaddud al-Ḥā'irī al-Māzandarānī. s.l. (Téhéran ?).

al-Idrīsī, 1409/1988–89. *Nuzhat al-mushtāq fī ikhtirāq al-āfāq*. Beyrouth, 'Ālam al-Kutub. 2 vol. Trad. française P.-A. Jaubert, *La géographie d'Edrisi*. Paris, Arthus Bertrand, Société de géographie, Recueil de voyages et de mémoires t. 5-6, 1836–1840, 2 vol. Réimpression Amsterdam, Philopress, 1975.

al-Iṣṭakhrī, 1870. *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik: Viae regnorum – descriptio ditionis moslemicae*. Éd. M. J. de Goeje. Leyde, Brill. Réimpression « Islamic geography » 34, 1992. Trad. allemande A. D. Mordtmann : *Das Buch der Länder von Shech Ebu Ishak el Farsi el Iztachri*, Hambourg, 1845. Réimpression « Islamic geography » 245, 1995.

al-Khaṭīb al-Baghdādī, 1422/2001. *Ta'rīkh Baghdād*. Éd. Bashshār 'Awwād Ma'rūf. Beyrouth, Dār al-gharb al-islāmī. 17 vol.

al-Marwazī, 1942. *Ṭabā'i' al-ḥayawān: Sharaf al-zamān Tāhir Marvazī on China, the Turks and India*. Ed. and

[103] Yāqūt al-Ḥamawī 1866–1873, t. 3 : 211 ; trad. Barbier de Meynard : 332.

[104] Une équipe internationale a entrepris en 2012 une exploration archéologique des fonds marins du littoral de Siraf afin de mieux comprendre les infrastructures portuaires de la ville. Les résultats en ont été publiés par Khazad *et al.* 2014. Les auteurs pointent les difficultés de l'étude, dues aux menaces pesant sur le littoral de l'actuel Ṭāheri, de l'érosion marine à l'essor des constructions modernes, routes et habitations.

English tr. Vl. Minorsky. London, Royal Asiatic Society. Reprint « Islamic geography » 125, 1993.

al-Mas'ūdī, 1966. *Murūj al-dhahab*. Éd. Ch. Pellat. Beyrouth, Publications de l'Université libanaise, 6 vol. Trad. fr. Ch. Barbier de Meynard et A. Pavet de Courteille, corrigée par Ch. Pellat. *Les Prairies d'or*. Paris, Société Asiatique, 1962, 5 vol.

al-Muqaddasī, 1906. *Aḥsān al-taqāsim fī ma'rifat al-aqālim : Descriptio imperii moslemici, auctore Shams ad-dîn Abû Abdallah Mohammed Ibn Ahmed Ibn Abî Bekr al-Bannâ' al-Basshârî al-Moqaddasi*. Éd. M. J. de Goeje. Leyde, Brill (2e éd.). Réimpression « Islamic geography » 36, 1992. Trad. fr. partielle A. Miquel, *La meilleure répartition pour la connaissance des provinces*, Damas, PIFD, 1963.

Al-Rāmhurmuzī, Buzurk b. Shahriyār (attribué à) 1883–1886. *Livre des merveilles de l'Inde, par le capitaine Bozorg fils de Chahriyâr de Râmhormoz*. Éd. P. A. Van der Lith, trad. fr. L. M. Devic. Leyde, Brill. Réimpression « Islamic geography » 113, 1993.

al-Sam'ānī, 1308/1988. *Kitāb al-ansāb*. Éd. 'Abd Allāh b. 'Umar al-Bārūdī. Beyrouth, Dār al-jinān. 5 vol.

al-Sīrāfī, Abū Zayd 1845–1846. Continuation des *Akhbār al-Ṣīn wa-l-Hind* (*Relation de la Chine et de l'Inde*). Éd. et trad. fr. dans J. T. Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine dans le IXe siècle de l'ère chrétienne*, Paris, Imprimerie royale, 1845–1846, vol. 2. Réimpression O. Zeller Verlag, Osnabrück, 1982.

al-Ṭabarī, 1879–1901. *Ta'rīkh al-rusul wa-l-mulūk : Annales quod scripsit Abu Djafar Mohammed Ibn Djarir at-Tabari*. Éd. M. J. de Goeje. Leyde. 15 vol. Réimpression Beyrouth, Maktabat Khayyāṭ, 1989. Trad. anglaise Ph. M. Fields pour le passage cité (année 267/881) : *The History of al-Ṭabarī*. vol. XXXVII, *The ʿAbbāsid recovery*. New-York, SUNY Press, 1987.

al-Tanūkhī, 1391–93/1971–73. *Nishwār al-muḥāḍara*. Éd. al-Shālijī. 8 vol. Trad. anglaise partielle D. S. Margoliouth, *The Table-Talk of a Mesopotamian Judge*, Londres, The Royal Asiatic Society, Oriental Translation Fund, N. S., vol. XXVIII, 1922.

Yāqūt al-Ḥamawī, 1866–73. *Mu'jam al-buldān: Jacut's geographisches Wörterbuch*. Éd. F. Wüstenfeld. Leipzig, F. A. Brockhaus. 6 vol. Réimpression « Islamic geography » 219, 1994. Trad. fr. partielle Ch. Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extr. du Mo'djem el-Bouldan de Yaqout et complétés à l'aide de documents arabes et persans pour la plupart inédits*, Paris, Imprimerie Impériale, 1841.

Yāqūt al-Ḥamawī, 1993. *Mu'jam al-udabā'*. Éd. Iḥsān 'Abbās. Beyrouth, Dār al-gharb al-islāmī. 7 vol.

Études

Basch Moreen, V. 2011. Judeo-Persian communities of Iran, iv: medieval to the late 18th century. *Encyclopædia Iranica* XV/1: 103-108.

Bosworth, C. E. 1997. Sīrāf. *EI²* IX: 686-687.

Fiey, J.-M. 1974. Les communautés syriaques en Iran des premiers siècles à 1552. *Acta Iranica* III : 279-297

Hodges, R. et Whitehouse, D. 1996. *Mahomet, Charlemagne et les origines de l'Europe*. Paris, Éditions P. Lethielleux.

Khakzad, S., Trakadas, A., Bohrs, N., Harpster, M. and Wittig, N. 2014. Maritime aspects of medieval Siraf, Iran: a pilot project for the investigation of coastal and underwater archaeological remains. *International Journal of Nautical Archaeology* 44/2: 258-276.

Lowick, N. M. 1985. *Siraf XV: The Coins and Monumental Inscriptions*. London, British Institute of Persian Studies.

Piacentini Fiorani, V. 1992. *Merchants, Merchandise and Military Power in the Persian Gulf (Sūriyānj/Shahriyāj - Sīrāf)*. Rome, Atti della Academia Nazionale dei Lincei, Memorie série IX vol. III fasc. 2.

Piacentini Fiorani, V. 1999. Merchant families in the Gulf: a mercantile and cosmopolitan dimension: The written evidence (11th–13th centuries AD). *Proceedings of the ARAM 11th International Conference. Cultural Interchange in the East of the Arabian Peninsula* XI/1: 143-157.

Piacentini Fiorani V. 2004. The mercantile empire of the Ṭībīs: economic predominance, political power, military subordination. *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 34: 251-260.

Priestman, S. 2005. The rise of Siraf: long-term development of trade emporia within the Persian Gulf. In *Proceedings of the International Congress of Siraf Port, November 14–16, 2005, Bushehr, Iran. Bushehr Branch of Iranology Foundation & Bushehr University of Medical Sciences*: 137-56. Bushehr.

Priestman, S. 2007. The British Museum Siraf project: Indian Ocean trade, Persian Gulf archaeology, and Indian Ocean archaeology. *British Institute of Persian Studies Newsletter* 32: 5-6.

Priestman, S. 2011. Opaque glazed wares: a review of the definition, dating and distribution of a key Iraqi ceramic export in the Abbasid period. *Iran* 49: 89-114.

Priestman, S. 2013. *A Quantitative Archaeological Analysis of Ceramic Exchange in the Persian Gulf and Western Indian Ocean, AD c. 400–1275*. Unpublished PhD Thesis. Centre for Maritime Archaeology, University of Southampton.

Rougeulle, A. 1991a. *Les importations extrême-orientales trouvées sur les sites de la période abbasside : contribution à l'étude du commerce moyen-oriental au Moyen Âge*. Thèse de doctorat, Université de Paris-Sorbonne, non publiée.

Rougeulle, A. 1991b. Les importations de céramiques chinoises dans le Golfe Arabo-Persique (8–11èmes siècles). *Archéologie Islamique* 2 : 5-46.

Stern, S. M. 1967. Ramisht of Sîrâf, a merchant millionaire of the twelfth century. *Journal of the Royal Asiatic Studies* 1-2: 10-14.

Tampoe, M. 1989. *Maritime Trade Between China and the West: An Archaeological Study of the Ceramics from Siraf, Persian Gulf, 8th to 15th Centuries A.D.* Oxford, British Archaeological Reports International Series 555.

Whitehouse, D. 1980. *Siraf III: The Congregational Mosque and Other Mosques from the Ninth to the Twelfth Centuries.* London, British Institute of Persian Studies.

Whitehouse, D. 2009. *Siraf: History, Topography and Environment*. The British Institute of Persian Studies Archaeological Monographs Series I. Oxford-Oakville, Oxbow Books.

Wood, N. and Priestman, S. 2016. New light on Chinese Tang dynasty and Iraqi blue on white in the ninth century: the material from Siraf, Iran. *Bulletin of Chinese Ceramic Art & Archaeology* 7: 47-60.